

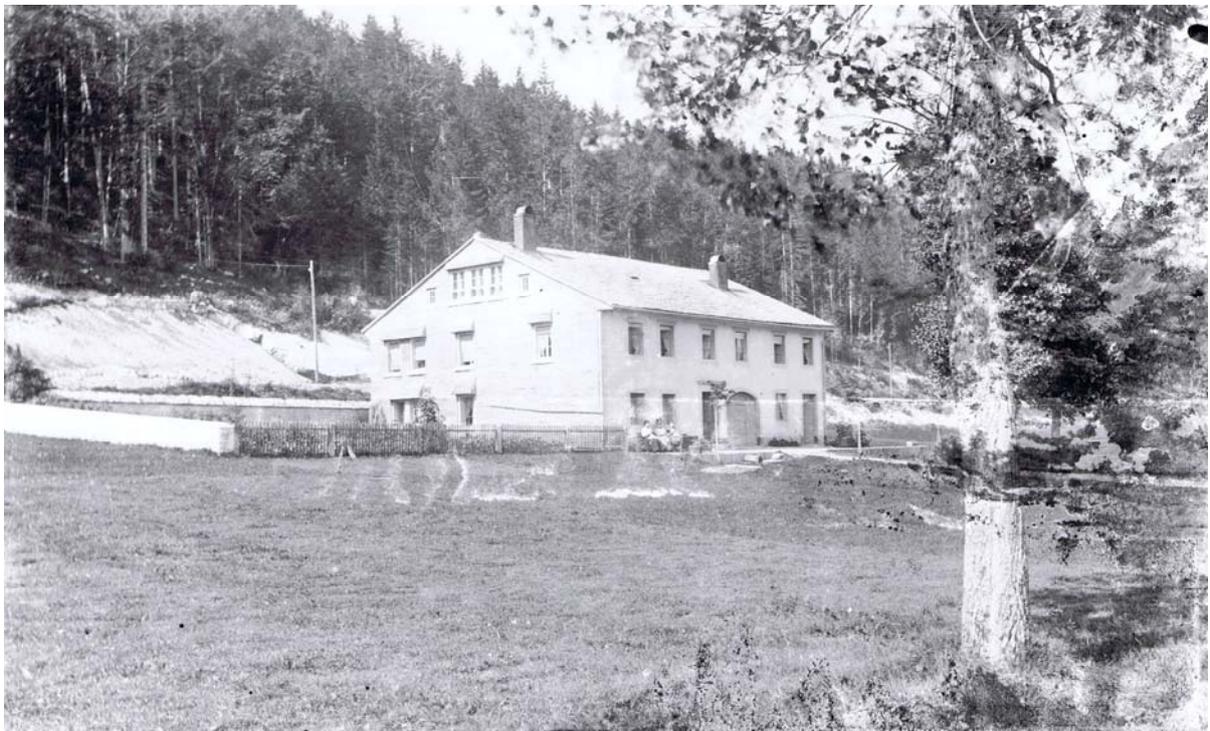
La Rochette

Précisons tout d'abord qu'il semblerait qu'il y ait eu deux maisons portant ce nom, la ferme de l'Hôpital, toujours existante par ailleurs, mais entièrement transformée, et une ferme située au-delà du Restaurant du Rocheray, celle-ci disparue dans un incendie le 5 octobre 1931.

Samuel Aubert a tracé un « portrait » idyllique de cette ancienne demeure :

Une petite maison (la Rochette) – La Revue du dimanche 30 octobre 1921

Pour les civilisés, une maison, c'est un abri, un logement, une demeure. Pour beaucoup d'entre eux, la maison c'est quelque chose de plus encore : c'est un symbole, celui de la famille : une source, en quelque sorte, c'est-à-dire le point de départ d'une génération, le lieu où ont vécu les ancêtres, d'où les jeunes ont essaimé dans le vaste monde. A la maison, on s'y attache et on s'y sent rattaché ; car elle parle non à l'imagination et à l'intelligence, mais avant tout au sentiment par tous les événements qui s'y sont succédé et les souvenirs qu'elle laisse dans le cœur de ceux qui l'habitent et l'ont habitée. Demandez un peu à ceux que les nécessités de la vie ont exilés au loin, ce qu'ils pensent de la maison paternelle, de la demeure des ancêtres. Avec une émotion dans la voix, ils vous répondront : la maison familiale, mais c'est un lieu sacré, dont on ne parle qu'avec un respect profond, que l'on ne voudrait jamais avoir quitté, auquel mille liens puissants vous enchaînent jusqu'à la fin de vos jours.



Ferme de la Rochette au début du XXe siècle.

Coll. Eugène Vidoudez.

C'est de cet œil-là, celui du sentiment, que l'on envisage sa maison, c'est-à-dire celle qui vous appartient en propre ou à laquelle vous rattachent des souvenirs d'enfance ou des rapports d'une intimité particulière.

Mais les maisons, en général celles des autres, on les considère sous un autre angle, savoir celui de la figure qu'elles dont dans le milieu ambiant. A ce point de vue, une maison d'habitation n'est pas autre chose qu'un monument, une œuvre humaine qui s'harmonise bien ou mal avec la nature environnante.

D'une manière générale, tant que l'homme n'a construit des maisons que pour se loger, lui et sa famille, sans idée de profit ou de gain, inconsciemment sans doute, il a été remarquablement inspiré, car ses créations dans ce domaine sont en accord parfait avec les caractères divers des paysages au sein desquels elles ont été édifiées. Par les lignes, le relief, la couleur, elles font un avec eux. Témoins les villages montagnards du Valais et d'ailleurs.



Carte topographique du canton de Vaud, 1877/1880. La Rochette se situe entre Le Rocherai et les Entonnoirs.

Il en a été tout le contraire dès qu'une pensée de lucre, de profit matériel l'a animé dans ses plans de bâtisse ; qu'a-t-il produit alors, d'une manière générale, si ce n'est des horreurs ou des monstres ? Ainsi les quartiers faubouriens des villes, grandes ou petites, dans la construction desquels nulle esthétique, nul souci d'harmonie n'a présidé, et où l'unique préoccupation a été d'édifier, à toute vitesse, des boîtes pour abriter du matériel humain.

Dans notre haut pays, les maisons anciennes vous ont un aspect robuste et résistant qui s'allie d'une manière heureuse avec la massivité des montagnes et l'âpreté du climat : un air quelque peu sévère qui rappelle celui des noires forêts ; un relief sobre, aux lignes dépourvues de hardiesse, qui trouve son pareil dans l'architecture des crêtes, des côtes du voisinage. Peu ou pas de

fantaisie dans leur physionomie, pas de coquetterie dans leurs atours, Partout, c'est l'austère simplicité des paysages.

Pourtant je connais chez nous une maison dont les caractères échappent à cette définition et qui se montre, à tous ceux qui la regardent, sous une figure particulièrement avenante. Située non loin du Sentier, elle s'élève un peu comme une vigie sur une esplanade, bien en vue, ensoleillée à souhait, au pied de la côte escarpée et en cet endroit dénudé. A l'inverse de ses congénères, dont le grand axe se confond avec celui du vallon, elle est orientée en travers, à l'instar des fermes de la montagne neuchâteloise, le pignon faisant face à la route. Toute menue et fluette, voire même un peu écrasée, elle sourit gentiment à quiconque passe auprès.

Cette façade couleur clair de lune, à laquelle on accède par un bout de sentier montant et pierreux, percée de fenêtres proportionnées à sa taille, que le propriétaire a flanquées de volets d'un vert gai, même la minuscule fenêtre du pignon a les siens, cette façade, dis-je, n'est-elle pas unique en son genre, ne personnifie-t-elle pas la demeure montagnarde la plus jolie, la plus délicieuse que l'on puisse rêver ? D'autant plus, cette façade, qu'elle n'a pas la nudité de maintes de ses pareilles. Elle se pare d'un pied de vigne vierge, qui monte avec grâce entre les fenêtres et vient s'épanouir en une frondaison superbe, sous le berceau du toit. En ces temps-ci, cette vigne a pris sa teinte automnale, cette couleur rouge ardente que le soleil avive et rend plus merveilleuse encore.

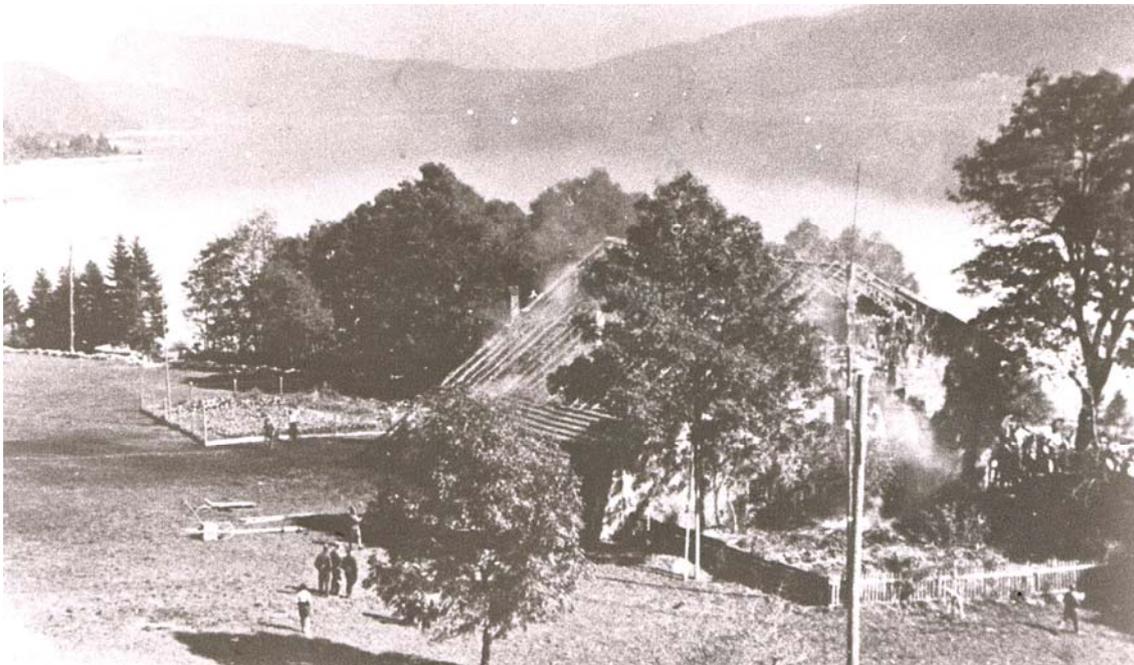
Ce n'est pas tout ! Un poirier a trouvé place entre les fenêtres du rez-de-chaussée. Oui ! un poirier que l'automne a vu chargé de fruits nombreux d'une taille incroyable, et je présume, excellents. C'est que la petite maison, dans sa situation privilégiée, se rit de ses 1025 m d'altitude. Elle fait face au soleil, à l'ardent soleil de la montagne, et les végétaux qu'elle abrite, se gorgent de ses chauds rayons. Tout auprès, dans le jardin qui lui fait bordure vers le sud-ouest, un pommier est là pour attester lui aussi l'excellence du climat de l'endroit. Je l'ai vu. Les branches pliant sous le faix des fruits rouges, jaunes, gros et beaux à souhait.

Jadis les toits de toutes nos maisons étaient couverts de tavillons, ancelles en langage local, étroites et minces lames de bois obtenues par l'éclatement de billes sciées de longueur et placées en imbrication les unes au-dessus des autres. A l'état de neuf, les ancelles éclatent de blancheur et les toits acquièrent de ce fait une teinte trop crue en dysharmonie complète avec l'ambiance. Peu à peu cependant, sous l'influence du soleil et des intempéries, l'ancelle perd sa blancheur virginale et prend cette couleur grise sobre et seyante qui a été longtemps celle des villages montagnards, des chalets du Jura, considérés de quelque point surélevé. Pour de multiples raisons, l'ancelle est de plus en plus abandonnée. On lui a substitué le zinc, l'ardoise, la tuile : cette dernière est actuellement très en faveur.

Comme bien d'autres, le toit de la petite maison a changé de couleur un beau jour. De gris qu'il était, il est devenu subitement rouge, non pas de ce rouge

ardent et brutal, comme on en voit trop, mais d'un rouge atténué et pâissant qui s'accorde gentiment avec la teinte de la façade et ne choque pas l'œil.

Toute solitaire qu'elle soit, la petite maison n'est pas une de ces demeures qui s'entourent d'un mur isolant ou d'un rempart de buissons destiné à arrêter même le regard des passants. Non, vous pouvez vous approcher tout auprès et, par exemple, admirer à votre aise les beaux ombrages qui la protègent contre les morsures de la bise. Ces ombrages : des saules géants, dont les tiges robustes s'épanouissent en une multitude de branches élancées rayonnant avec ensemble dans l'espace, telles les inflorescences d'une ombellifère gigantesque. Que d'exubérance, de puissance de vie, de beauté vraiment majestueuse chez ces grands saules qui croissent avec une rapidité déconcertante et vous donnent si vite, à la montagne, de l'ombre souvent superflue, hélas !



Le feu une nouvelle fois sème la désolation. Cette ferme, jugée probablement trop isolée, et en dépit de sa grande beauté d'autrefois, ne sera pas reconstruite. L'incendie fut du lundi 5 octobre 1931, à midi. On lit à cet égard dans le journal de John chez Jacques : « incendie de la maison « Chez Rock » (Rocherette) au Rocheray. Feu mis par une automobile placée dans un néveau et qui s'est enflammée pendant le nettoyage ». Faut-il penser ici que Rock = Rocherette ? Simple coïncidence ?

Le saule dont il s'agit ici, le saule daphné, est une espèce non indigène dans le Haut-Jura. Seuls les individus femelles se rencontrent chez nous. Nul ne l'ignore, le saule est une plante dioïque, qui possède des fleurs mâles et des fleurs femelles distinctes, mais sur des pieds différents. Tel individu appartient au sexe mâle, son voisin au sexe femelle. Le saule daphné doit avoir été introduit à La Vallée sous la forme d'une bouture détachée d'un pied femelle ; elle a prospéré à merveille et donné naissance par bouturages successifs à la multitudes des individus que l'on retrouve le long des routes, des places, etc., dans notre contrée.

Mais les saules, à l'ombre sévère, ne sont pas seuls à encadrer la petite maison et à faire d'elle une demeure champêtre amène et plaisante. Les dominant tous, et le bâtiment lui-même de nombreuses coudées, un grand sapin, tout droit dans son élancement, tout noir sous son vêtement d'aiguilles, est là... depuis toujours, on pourrait le croire, tant les années, les intempéries, le laissent pareil à lui-même. Le beau, le noble sapin ! Qui l'a planté ? Sans doute, il s'est installé là un beau jour, sous la forme d'une graine fragile que la bonne terre a muée en un modeste brin vert caché dans l'herbe. Nul n'a pris garde à lui d'abord, mais tout doucement, il a pris de la taille, s'est affirmé et est devenu cet être de force et de résistance qui surplombe la petite maison et la prend sous sa protection. Nul doute que ses habitants ne l'aient en sainte vénération, car tel qu'il est, si proche et si grand, n'en fait-il pas partie, de la maison : n'a-t-il pas assisté aux transformations qu'elle a subies, vu les ancêtres s'en aller leur heure venue et les jeunes naître, puis grandir sous son ombrage ? Ainsi on s'attache aux choses, aux êtres de son entourage, on leur prête une âme et on s'émeut, on souffre quand parfois il devient urgent de les supprimer.

Notre petite maison, dans le pays, on l'appelle – pourquoi ne pas le dire – la Rochette. Ce nom, qui signifie petit rocher, lieu où affleurent les rocs, n'est-il pas fait pour elle ? Elle se dresse, en effet, sur une terrasse soutenue par de petits rochers apparents, au pied d'une pente raide, le long de laquelle s'observent des dalles lisses des grands bancs rocheux presque verticaux, qui constituent le pan sur-oriental de cette longue échine boisée, la côte, partageant la Vallée tout entière en deux combes parallèles superposées.

Si l'on s'en tient au boisement, le segment de côte qui domine la Rochette, est nu comme la main. Entre les dalles longitudinales, rien ne pousse, si ce n'est de l'herbe, une herbe maigre et rude, qui se flétrit sous les ardeurs du soleil estival, pour renaître verte et fraîche au printemps. Est-ce à dire que la forêt soit impuissante à se développer en ces lieux ? Que non pas, elle y a existé tout auprès ; seulement, on l'a détruite jadis et dès lors rien n'a repoussé, tant le sapin et même le hêtre éprouvent de difficultés à se réinstaller en des endroits dépourvus de terre et brûlés par le soleil. On frémit en pensant à l'aspect désolé que présenterait la côte, si sur toute sa longueur, du Pont au Brassus, on lui avait appliqué jadis le même traitement qu'à la section dominant la Rochette.

Mais ce déboisement, tout irrationnel et condamnable soit-il du point de vue économique, vaut à l'œil un tableau d'un charme réel. En effet, si l'on grimpe au-dessus de la Rochette – à vrai dire l'entreprise n'est pas conseillée à des poitrines sujettes à l'oppression – on jouit du haut de la pente d'un panorama dont ne se lassent jamais ceux qui sont profondément attachés à leur petit pays comber et sentent véritablement toute sa beauté. Ce que l'on voit de là-haut ? Mais c'est toute la combe : ses villages aux maisons éparpillées, la rivière tour à tour paresseuse ou pressée, les prairies, les tourbières, le lac, reflétant mille rayons, la Dent-de-Vaulion, sentinelle dressée aux portes du pays, puis tout ce vaste monde de forêts et de pâturages couronné par les croupes du Mont-

Tendre, que nous autres parcourons sans cesse en long et en large, été et hiver, parce que nous l'aimons parce que nous sommes des indépendants, qui voulons aller où bon nous semble, à l'aventure, au gré de notre fantaisie. Ah ! le bon, le beau pays que le nôtre et quelles jouissances on éprouve à le parcourir pour le mieux connaître et l'aimer toujours plus...

Petite maison, parmi tes congénères, combien qui envient ton charme discret, ta simple et rustique beauté ! Ceux qui te connaissent et t'admirent, ne te demandent qu'une chose : « demeure telle que tu es, ne change pas ».

Sam. AUBERT



Que dire des foules qui s'amassent toujours sur les lieux d'un sinistre, quel qu'il soit. Fascination morbide, curiosité légitime ? Il faut dans tous les cas qu'un photographe et qu'un reporter soient sur place pour témoigner.



Il vaut tout de même mieux se souvenir telle qu'elle était, avec la vie formidable qu'elle générait en elle et tout autour d'elle.

